

6/9/57 n° 324

La lettre de « L'Express »



LA journée des Jules n'est pas, comme on pourrait le croire, le titre d'un vaudeville mais l'histoire contée par Henri Guillemin de ces heures de septembre 1870 où fut proclamée la III^e République.

Les quatre Jules qui s'y employèrent, et s'y résignèrent pour sauver leur situation et quelques autres du même coup, n'auraient pas été étonnés d'apprendre que, quatre-vingt-sept ans plus tard, la IV^e République serait assimilée par l'un de ses sénateurs, M. Michel Debré, à une agglomération de princes unis dans la défense de leurs privilèges.

M. MICHEL DEBRE est un homme jeune, véhément et acharné, dont l'éloquence, la mémoire et la conviction produisent l'effet d'un rouleau compresseur. Il surgit, passe, écrase, s'éloigne, laissant derrière lui une petite flaque : son interlocuteur. Lorsque celui se relève il jure, mais un peu tard, qu'il ne discutera plus.

Ce gaulliste du dernier carré — celui qui ne s'accommode pas de critiquer le régime tout en acceptant ses prébendes — lance à « ces princes qui nous gouvernent », hors leurs quatre vérités, un vibrant appel les conjurant de se tourner ensemble vers le général de Gaulle pour lui demander de sauver la République par des remèdes qu'il ne craint pas de décrire. On trouvera ici quelques extraits de ce texte qui répond assez bien à une question souvent posée : « Si de Gaulle reprenait le pouvoir, qu'en ferait-il ? » Financièrement, il ne ferait rien sans doute que ne fait M. Gaillard et que ne ferait M. Thorez dans la situation présente, dans « cet étranglement économique d'aujourd'hui, cette strangulation scientifique, froide, rectangulaire, régulière, propre, nette, sans une bavure, implacable, sage, commune, constante, où il n'y a rien à dire et où celui qui est étranglé a si évidemment tort ».

Mais tout de même, il y a la manière...

Nul ne demande à M. Félix Gaillard d'envoyer son épouse au marché. Nous savons trop ce qu'il en coûte d'être gouvernés par des hommes démunis pour ne pas nous féliciter de le savoir à l'abri du besoin et de ses tentations. Puisqu'il en appelle aujourd'hui au civisme des ménagères, il serait sage cependant qu'il commence par apprendre ce que c'est.

UNE ménagère, ce n'est pas ce personnage mythique à forte corpulence que les reporters américains vont interroger de préférence rue Lepic. Une ménagère, c'est une femme qui a, entre autres charges, celle d'un ménage. Autant dire toutes les femmes non célibataires. N'y en a-t-il pas une seule autour de vous, monsieur le Ministre ? Demandez-lui donc ce qu'il serait advenu chez elle si, mardi, obéissant à vos conseils radio-diffusés du matin, elle avait nourri sa maisonnée de maquereau tout en la privant de dessert... (un maquereau deux fois plus cher, au demeurant, que vos services ne l'indiquaient, ce qui achève de déconsidérer cet animal). Demandez-lui donc l'effet que produisent sur une femme normalement constituée les excellentes paroles prodiguées par votre secrétaire d'Etat aux Affaires économiques, M. Emile Hugues, à une ménagère — une vraie — par l'intermédiaire d'Europe n° 1 ? Vous les trouverez ici. Elles valent leur pesant de maquereau.

« Bien faire son marché aujourd'hui équivaut à une augmentation de 5 % sur les salaires... »

« Six à sept cents francs par jour et par personne pour vous nourrir ? Ce n'est pas excessif... »

Des perles, monsieur le Ministre, des perles que certains pourceaux ne se priveront pas, vous pouvez y compter, de vous passer au cou lorsqu'il vous adviendra de discuter le budget-type du manœuvre léger !

En un mot, monsieur le Ministre, on ne vous demande pas de génie. Mais si vous voulez prendre une chance de faire avaler le maquereau, du tact...

Françoise Giroud.